

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input checked="" type="checkbox"/> Continuous pagination/
Pagination continue |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Includes index(es)/
Comprend un (des) index |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear
<i>within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming.</i>
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient: |
| | <input type="checkbox"/> Title page of issue/
Page de titre de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Caption of issue/
Titre de départ de la livraison |
| | <input type="checkbox"/> Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Page 383 comporte une numérotation fautive: p. 833. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE ROI DES VOLEURS

TROISIÈME PARTIE — CARTOUCHE EN FAMILLE

V

L'EXEMPT POSTEL

—C'est singulier, reprit-il. Figurez vous que j'oro's avoir déjà fait route avec eux.

Dites-moi, mon ami, Jean Bourguignon, n'est-ce pas un petit maigre, aux yeux noirs et vifs, au nez camus ?

—Justement, monsieur.

—Et vous me disiez ce matin que vous n'aviez vu personne de ce genre ?

—Parce que vous me parliez de voyageurs descendus chez moi, et que Jean Bourguignon n'a pas besoin d'aller à l'auberge lui ; c'est un enfant du pays, il est logé chez sa mère.

—Ah ! sa mère... vit encore ? fit Postel.

—Certainement et elle n'a pas envie de mourir, la mère Bourguignon !

—Et Balagny ?

—C'est un grand, dit l'aubergiste. Il a un air militaire.

—C'est bien cela. Il est plus fort que son ami. Mais que fait il ici ?

—Il est venu recueillir l'héritage de son oncle, Mathieu Balagny ; c'est aussi un enfant de Bray sur-Seine.

—Monnant !... Eh bien, mon ami, je descends de cheval. Je ne partirai que ce soir ou demain. Je veux encore serrer la main à ces braves gars.

Et l'exempt s'outa à bas de cheval.

—Oh oui, monsieur, fit l'aubergiste, ce sont de braves gar-

çons, Jean Bourguignon, Pierre Balagny, tout Bray vous le dira, c'est la perle des honnêtes gens.

En parlant ainsi, il emmena le cheval à l'écurie. Lorsqu'il fut rentré dans la salle commune près de Postel, celui-ci lui dit :

—Il paraît que ces messieurs sont estimés dans le pays.

—Je crois bien !

—Ils sont reçus chez le curé.

—Ils y vont faire la partie de cartes.

Et chez le syndio donc !

—Chez le syndio aussi ?

—Je crois bien !...

Jean Bourguignon va même épouser sa fille Mathurine.

—Ils sont donc liés depuis longtemps ?

—Parbleu ! les jeunes gens se fréquentaient il y a déjà deux ans.

Postel croyait tomber des nues.

—Que voulez-vous dire ? fit-il. N'est-il pas allé aux grandes-Indes ?

—Sans doute, mais Jean courtisait la Mathurine avant son voyage.

—Ah bien !... Et ils vont se marier ?

—C'est décidé. Ça fera une grosse noce. Du côté de la femme surtout il y a de quoi.

Postel était stupéfait. Il commença à douter que ces deux hommes fussent les deux bandits

qu'il cherchait. Mais quand ce n'eût été que pour s'expliquer une coïncidence aussi étrange, il serait demeuré à Bray jusqu'au lendemain. Il reprit ses questions :

—Quand pensez-vous que je pourrai voir ces messieurs ? dit-il.

—Ah ! je ne sais pas, répondit son hôte.



Quelle mine piteuse il devait faire !

— Ils sont allés se promener avec monsieur le curé. Ils rentreront avant la nuit ?

— Cela dépend. Il est possible qu'ils se rendent tous trois chez notre seigneur. M. le baron de La Lézardière.

— Oh ! oh ! De simples paysans seraient reçus chez leur seigneur ?

— Oui, monsieur, je suis porté à le croire, parce que déjà M. de La Lézardière a daigné faire la partie avec eux chez monsieur le curé. On a toujours de la considération pour des personnes qui reviennent de loin comme du bout du monde. Et ces messieurs sont allés au château, ils y dîneront, feront la partie et il est probable qu'ils rentreront tard.

— Alors il faudrait remettre à demain mon entrevue, dit Postel. Y a-t-il loin d'ici au château ?

— Une bonne demi-heure.

— Eh bien, pour tuer le temps, je vais me promener de ce côté. Veuillez m'indiquer le chemin.

L'aubergiste s'empressa de lui donner la direction à suivre ; et, tout en songeant à ce qu'il avait à faire, l'exempt se dirigea vers la demeure seigneuriale.

VI

AU CHATEAU

« Si seulement je pouvais voir ce Jean Bourguignon, » pensait-il. Malgré tout ce qu'on lui avait dit, il doutait et il eût craint de procéder sans preuves certaines. Après tant de déceptions et de mésaventures, il serait devenu la fable de Paris s'il avait pris pour Cartouche un honnête paysan de Bray-sur-Seine. Si Jean Bourguignon était son homme, il lui suffirait de le regarder dans les yeux pour le reconnaître et, en ce cas, avec un peu de prudence et de patience il était certain de s'en emparer.

Les pouvoirs dont il était porteur l'autorisaient à requérir partout et quand il lui plairait la force publique. Les autorités préposées à la police devaient lui prêter main forte.

Il n'y avait que chez M. de La Lézardière qu'il n'aurait pu s'introduire au nom du roi et procéder à l'arrestation des deux bandits. Le seigneur sur sa terre avait droit de haute et basse justice. A quelque distance du château une potence, au bas de laquelle se voyait une profonde citerne recouverte d'une grille, proclamait ce droit.

— Ah ! soupirait Postel en lorgnant cet « arbre sec, » ce serait bien dommage si on les accrochait là, quand la Grève les réclame.

Puis, s'approchant des antiques murailles, il se creusait la tête pour trouver un stratagème qui lui permit d'en franchir le pont-levis.

Si, comme dans les anciens romans, un orage terrible l'avait obligé à demander l'hospitalité, c'eût été bien agréable... Si seulement un serviteur du château fût sorti et eût fait avec lui un bout de conversation... Mais le temps était superbe et le vieux château muet et clos semblait inhabité.

Pendant plus d'une heure il se promena ainsi de long en large.

Mais, tandis qu'il monte la garde, voyons ce qui se passe à l'intérieur du château. La cour d'honneur est déserte. Dans une écurie, dont une partie a été transformée en étable, le palefrenier étrille les deux chevaux de selle du baron, et le cocher assis sur le coffre à avoine tresse la mèche d'une cravache. Ce cocher faisait en réalité le service d'écurier.

De la cour d'honneur, en montant six marches, on pénétrait,

dans la salle d'armes. Là jadis se tenaient les hommes d'armes du seigneur, gardiens de trois portes donnant accès : — en face dans la salle des réceptions solennelles, où l'on voyait sur une estrade le fauteuil de chêne surmonté de la couronne à cinq perles ; à droite dans la salle des banquets où l'on offrait le vin d'honneur ; à gauche dans le grand appartement du sire.

Dans les pièces démeublées et sombres du grand appartement on ne rencontrait plus personne ; leurs cheminées immenses auraient brûlé le dernier bois de hêtre du domaine sans réchauffer les murailles de dix pieds d'épaisseur.

Le baron avait donc abandonné le rez-de-chaussée pour le premier étage. Deux escaliers, contruits à chaque extrémité du corps de logis, y conduisaient. Le baron l'avait enrichi de ses meilleurs meubles et de ses plus belles tapisseries.

Ce second appartement orné d'un luxe féodal de plusieurs siècles, parfois un peu barbare, composerait de nos jours un curieux et magnifique musée.

De riches armures, des épées à deux mains, des lances, des haches d'arme, des masses, des épieux pour la chasse aux sangliers et aux loups, des trophées de chasse ornaient plusieurs pièces.

La vue de ces engins de guerre ranimait chez Cartouche et son lieutenant les instincts belliqueux. — « Nous n'aurons pas besoin d'emporter d'armes, se disaient-ils, le jour où nous voudrons nous emparer du château. »

Après avoir traversé les salles des armures et des « nappes » (salle à manger), le visiteur était introduit dans celle dite des tapisseries, dont les murs étaient tendus de broderie exécutées par des châtelaines des quinzième et seizième siècles. C'était là que M. de La Lézardière faisait dresser sa table de jeu.

Depuis plus d'une heure, le baron et ses invités jouaient avec passion, quand le cocher vint prévenir son maître qu'un étranger sollicitait l'honneur de le voir pour lui remettre en mains propres une lettre d'un magistrat de Fontainebleau.

— Quel magistrat ? fit M. de La Lézardière avec humeur.

— Il ne me l'a pas dit, monseigneur.

— Fais-le entrer.

Et presque aussitôt un homme de haute taille, dont le costume de caractère équivoque n'indiquait point la qualité, apparut à l'entrée de la salle des tapisseries.

Tout en faisant les plus humbles courbettes, cet étranger (en qui vous avez reconnu Postel) s'avança vers la table de jeu.

Les regards de Cartouche et de Balagny se croisèrent avec les siens. L'exempt et les bandits se reconnurent.

— Monsieur le baron, dit Postel, vous mettriez le comble à vos bontés en daignant m'accorder deux minutes d'entretien particulier.

Le baron posa ses cartes avec humeur, se leva et invita l'inconnu à le suivre.

— Que veut-il ? fit Balagny à l'oreille de son ami.

— Il veut mourir, répondit tout bas celui-ci.

Dans une pièce voisine La Lézardière avait avec Postel le colloque suivant :

— Qu'avez-vous à me dire ? fit le baron, et d'abord qui êtes-vous ?

— Monsieur le baron, je me nomme Postel et je suis exempt du Grand-Ohâtelet. Monsieur le lieutenant général de police m'a chargé de rechercher et arrêter le bandit Cartouche et son lieutenant qui ont quitté Paris depuis quelques jours. Par suite de circonstances dont il serait trop long de vous instruire, j'a

été mis sur la trace de ces deux malfaiteurs et je viens enfin de les découvrir.

—Eh bien, tant mieux ; mais qu'est ce que ça me fait à moi ?

—Monsieur le baron, cela vous intéresse beaucoup plus que vous ne le pensez.

—J'en doute. Expliquez-vous en peu de mots, je vous prie.

—Les deux bandits sont ici.

—A Bray.

—Chez vous, monsieur le baron.

—Vous rêvez.

—A votre table.

—Vous avez la berlue, brave homme.

—Les deux deus payans assis dans votre salon sont Cartouche, dit Jean Bourguignon, et Pierre Balagny son lieutenant. Je les connais de longue date. Ce n'est pas pour la première fois que je les poursuis et que je les rencontre.

—Je vous dis que vous vous trompez. Ces deux gars reviennent des Indes.

—C'est un fable.

—Ils ont été reconnus, l'un Bourguignon par sa mère, sa sœur et sa fiancée, et tous deux par tous les gens du pays, Balagny est le neveu de feu Mathien Balagny, propriétaire à Bray, que j'ai connu.

—Il est aussi lieutenant du bandit Cartouche, et ce dernier est ici sous le nom de Bourguignon.

—Prenez-vous les habitants de Bray pour des imbéciles ? Cela tombe bien que les Parisiens, qui n'ont jamais pu prendre Cartouche, viennent le découvrir au château de La Lézardière. Allez, monsieur, vous êtes la dupe de quelque ressemblance et du désir que vous avez de découvrir Cartouche. Vous pouvez vous retirer.

—Mais, monsieur le baron...

—Ne me rompez pas la tête davantage. Tenez, suivez cette galerie et vous trouverez un escalier.

—Mais permettez ! insista Postel. J'ai les preuves de ce que j'avance, j'ai des témoins que je ferai entendre, qui ont accompagné ces deux brigands depuis Paris jusqu'à Montereau.

—Eh bien, gardez vos preuves et vos témoins et laissez-moi la paix.

—Avant tout, monsieur le baron, je prétends faire mon devoir.

—Quel devoir ?

—Arrêter ces deux hommes.

—Ici ?

—Certainement, monsieur le baron.

—Je vous le défends bien.

—S'il en est ainsi, monsieur le baron, je vais vous exhiber les pouvoirs dont je suis muni par M. le lieutenant général de police, M. le comte d'Argenson. (Postel fouilla dans ses poches et retira des papiers). Et en vertu desquels, continua-t-il, non seulement je dois arrêter Cartouche et Balagny partout où je les trouverai, fût-ce dans une église, et j'ai aussi le droit de requérir la force armée et les habitants si je le juge nécessaire.

—Eh bien ? fit La Lézardière, d'un ton sec.

—Monsieur le baron, reprit Postel, avec tout le respect que je vous dois, je vous requiers de me livrer ces deux hommes et de me prêter main-forte.

—Décidément vous êtes fou, brave homme. D'où sortez-vous donc pour ignorer que je suis maître absolu sur mon

domaine et que "seul" j'y ai droit de haute et basse justice ! Et je vous le ferai bien voir ; si vous persistez à me rompre la tête, je vous ferai enfermer dans la prison du château.

Postel, à cette menace si inattendue, ne put réprimer un mouvement de colère.

—Ah ! c'est comme cela, s'écria-t-il, en prenant une attitude de défi. Eh bien ! nous allons voir, qui du Grand Châtelet, ou du château de La Lézardière, doit l'emporter. Vous refusez, monsieur, de prêter main-forte au lieutenant général du roi ; je vais voir si le syndic de Bray-sur-Seine, si la maréchaussée, si les habitants feront de même résistance à la loi... Sans adieu, monsieur le baron.

—Un instant ! fit M. de La Lézardière, déjà furieux d'avoir été interrompu à son jeu et que l'arrogance de l'exempt poussait à bout.

Il ouvrit la porte du salon et dit :

—Messieurs, venez donc m'aider à mettre à la raison cet insolent. Monsieur l'abbé, appelez donc mes gens.

On pensa si Jean Bourguignon et Balagny se firent répéter cet ordre. Ils s'élançèrent aussitôt.

Postel, surpris, voulut fuir, mais il n'en eut pas le temps. Une courte lutte s'engagea ; elle était déjà terminée, l'exempt était vigoureusement maintenu quand le cocher, le palefrenier et le garde arrivèrent à leur tour à l'appel de M. Boudillon.

—Emmenez ce misérable au cachot, ordonna le baron.

—Monsieur ! s'écria Postel, l'écume de la rage aux lèvres, vous serez cités devant le Parlement de Paris. La justice me vengera, monsieur.

—Allons ! allons ! fit M. de La Lézardière, n'aggravez pas votre situation.

Et Postel, solidement garrotté par Cartouche, dut se taire sous peine d'être baillonné, puis il fut emmené dans un cachot souterrain de l'une des tours du château.

Tandis que Jean et son ami faisaient subir à l'exempt la loi du talion, le curé demandait à son seigneur ce que cet homme était venu faire.

—Figurez-vous, curé, que ce fou a osé me menacer d'une émeute !

—Que dites-vous, messeigneur ?...

—Oui, il prétendait reconnaître, dans vos deux jeunes gens, le bandit Cartouche et son lieutenant, et il voulait les arrêter... ici... chez moi. Sur mon refus de lui livrer mes hôtes, il me menaçait du syndic, de la maréchaussée, du populaire. Ah ça ! mais ces mouches de Paris ne doutent de rien.

—Ils méritent du bâton, répondit M. Boudillon scandalisé. C'est quelque échappé de Charenton.

—Il me requérait, moi, baron de La Lézardière, de lui prêter main-forte et de faire pour lui le métier de se-gent.

—C'est insensé.

—Je lui apprendrai à respecter les droits du seigneur.

—Et à ne pas chercher Cartouche à Bray-sur-Seine.

—Justement, curé, c'est ce que je lui ai dit. Mais n'en parlons plus ; voici vos jeunes gens.

Bourguignon et Balagny reparurent.

—Eh bien ! Est-il plus calme ?

—Monseigneur, dit Jean, j'ai dû le bourrer. Ce forcené nous insultait, nous traitait de bandits et m'appelait Cartouche.

—Allons, mes amis, asseyez-vous et reprenons notre partie. A qui à jouer ? C'était à vous, curé.

Et la partie interrompue continua.

VII

LA RETRAITE

Quand la partie fut terminée (à l'avantage du seigneur et du curé, qui gagnèrent chacun six livres), on servit une collation composée d'une volaille en gelée, d'excellente pâtisserie et de vin délicieux.

Tout en portant de joyeuses santés à M. de La Lézardière, les deux aventuriers assaisonnaient leur repas de la pensée de l'exempt accouru de Paris pour se faire emprisonner par eux. Quelle mine pitoyable il devait faire assis sur une pierre à côté d'une oruche d'eau, à vingt pieds sous terre !

En le descendant dans le souterrain, autant pour l'empêcher de parler devant les domestiques que pour se venger, ils l'avaient bourré de coups de pieds et de coups de poing. Ils l'auraient tué s'ils avaient été seuls avec lui.

Quel métier dangereux et ingrat faisait ce malheureux Postel. Généralement on tient peu de compte aux agents de police de leurs luttes avec les bandits. Les gens honnêtes qu'ils protègent sont le plus souvent des égoïstes. Non seulement Postel avait à craindre que les bandits ne lui fissent un mauvais parti en exultant contre lui les habitants de Bray-sur-Seine, mais encore, avec le regret d'avoir une fois de plus manqué de gagner la récompense promise à qui prendrait Cartouche, il serait obligé de faire à M. d'Argenson le récit de sa nouvelle mésaventure.

Après le repas, le baron dit à Jean Bourguignon et à Balagoy :

— Mes amis, cet individu dont je viens de punir l'insolence, ne s'était introduit ici, par un mensonge, que dans le but de vous arrêter comme étant deux bandits célèbres.

Bourguignon et son ami se récrièrent ; M. de La Lézardière continua :

— Jean, selon lui, est Cartouche et Pierre est son lieutenant. Je ne relèverais pas l'in vraisemblance de pareilles assertions, si cet homme n'était un exempt du Grand-Châtelet et en cette qualité ne pouvait m'attirer quelque désagrément. Je suis seigneur de ce pays et n'ai rien à redouter d'un ministre, mais je n'aime pas les tracasseries. De plus, j'ai mis cet homme en prison, je tiens à prouver que j'ai eu raison de le faire et qu'il mérite un châtement. D'après les anciennes coutumes, pour menacer envers le seigneur, ce scélérat étrange devrait être pendu... Mais je n'ai jamais fait pendre personne et je ne veux pas commencer aujourd'hui.

« Demain il comparaitra devant moi. Je le sommerai de prouver ce qu'il a avancé contre vous. De votre côté, vous viendrez avec des parents, des amis, qui constateront votre identité et votre honnêteté. Vous amènerez votre mère et votre sœur, Bourguignon, ainsi que le syndic, le père de votre promise, et vous, Balagoy, vous prierez les amis de feu votre oncle, de témoigner en votre faveur. L'insolent sera confondu et condamné à la prison. Le lieutenant de police ne pourra l'en tirer, s'il s'occupe de lui. L'audience sera ouverte à dix heures. Soyez exacts.

Les deux amis se jetèrent aux pieds de M. de La Lézardière, lui baisèrent les mains et lui promirent d'être au château à dix heures avec leurs témoins. Sur cette assurance ils se retirèrent ainsi que l'abbé Boudillon.

Dans le court trajet du château au village, la compagnie du curé les priva de leur franc parler. Cependant, ce dernier approuvait hautement la conduite de son seigneur qui n'avait pas transigé avec les devoirs sacrés de l'hospitalité et avait agi en homme

d'honneur et de cour. Il promit à Balagoy de lui servir de témoin, bien qu'il ne l'eût pas connu avant son retour des Grandes-Indes, mais en basant son témoignage sur l'opinion publique.

Lorsque cet excellent homme fut rentré chez lui, les deux témoins tinrent conseil. Leurs premières paroles furent des exclamations louangeuses :

— Quel bon garçon que ce curé ! s'écria Bourguignon...

— Quel brave et digne seigneur que ce baron de La Lézardière ! dit Balagoy. Cette noblesse pauvre de province, dont on ne voit d'abord que les moles arriérées et les petits travers, est la vraie noblesse française, pleine de cœur et d'honneur. Moi, maintenant, je donnerais mon sang pour ce monsieur de La Lézardière.

— Et hier nous comptions de le dévaliser, et nous l'aurions "rebâti," s'il nous avait résisté.

— C'est vrai pourtant !... Je l'aurais saigné sans remords ; il me paraissait ridicule, et à cette heure je l'admire. Il aurait su que Cartouche était sous son toit, il aurait respecté son hôte.

— Oui, c'est très bien, appuya Bourguignon et voilà qui prouve la supériorité de la noblesse ; nous n'en ferions pas autant. Le curé aussi ne mérite que des éloges, et à fréquenter des gens semblables, on deviendrait vertueux.

— Si ce n'étaient les femmes, soupira Balagoy.

— Maintenant, raisonnons un peu. Qu'allons-nous faire ?... Allons nous demain prendre des témoins et nous faire reconnaître pour d'honnêtes enfants de Bray-sur-Seine ?

— Ce serait une politesse à faire à M. de La Lézardière, qui compte sur nous.

— Sans doute, fit Bourguignon pensif.

— Nous ne pouvons pas y manquer. Ce serait donner raison à Postel. En nous rendant à l'audience, au contraire, nous confondons cet animal.

— Peut être !... fit Bourguignon.

— Comment ! Tu doutes ?

— Il y a un peu d'engouement et de légèreté dans l'accueil que l'on nous a fait ici, les assertions de Postel donnent à réfléchir. Penses-tu donc, que, pour parvenir à nous découvrir, il n'a rien relevé contre nous sur son chemin depuis Paris ? Il fera citer les voituriers de Corboil et de Fontainebleau. Il en appellera du tribunal du seigneur à celui de cette ville. Il avertira d'Argenson, Continuerons-nous à soutenir nos fables ? Nous ne serons pas longtemps les plus forts et, au premier soupçon, nous serons arrêtés.

— Oui, cela me paraît logique, répondit Balagoy. C'est très fâcheux.

— Que veux-tu ? Nous n'avons jamais compté nous établir à Bray, et notre aventure aurait pu finir plus mal. A mon avis, nous n'avons qu'un parti à prendre, fuir. Et le plus tôt sera le meilleur.

— Ce pauvre baron, que va-t-il penser !...

— Que nous sommes des bandits et qu'il l'a échappé belle.

— Et ma petite Clotilde, à qui j'ai promis le mariage.

— Allons-nous perdre notre temps en plaisanteries ? Sais-tu moi qui je plains et qui je regrette ?

— La grosse Mathurine ?

— Ma foi non. C'est, dit Cartouche d'un accent à la fois ému et grave, c'est la pauvre mère Bourguignon, qui m'appelaient son fils, qui croyait avoir retrouvé son Jean et on était si heureuse... Chère bonne femme, quel coup pour elle lorsqu'elle apprendra que ses larmes, ses caresses, ses bontés ont été la

récompense d'une indigne mystification... Et cette gentille Annette !... Toute ma vie leur souvenir me suivra... Et, pour un rien, j'irais les revoir à cette heure, les embrasser encore une fois, leur dire qu'elles me pardonnent de les avoir trompées, qu'elles sont de bonnes créatures et que je les aime... Mais, je te l'ai dit, nous n'avons pas une minute à perdre.

Balagny l'avait écouté avec étonnement. C'était pour la première fois que son darou montrait de la sensibilité. Décidément le séjour de la campagne les perdait. — Ces deux loups se seraient faits bergers. Balagny reprit avec tristesse :

— Eh bien ! partons. Nous n'avons pas de bagages, nous sommes prêts. De quel côté nous dirigeons nous ?

— Nous retournerons à Paris, dit Cartouche, mais non par le même chemin que nous avons suivi pour venir. Nous passerons le bas et nous nous dirigerons vers Provins.

— Approuvé.

Et déjà Balagny marchait dans la direction de la Seine quand son chef l'en détourna :

— Pas si vite, fit-il. Nous n'irons pas à pied. Il nous faut une charrette.

— Encore un voiturier, un indiscret, objecta Balagny. Et où trouver cet homme ? C' est justement l'heure où l'on mange la soupe. Enfin personne ne voudra voyager la nuit.

— J'ai pensé à tout cela, répondit Cartouche et j'ai trouvé ce qu'il nous faut.

— Où donc ?

— A l'auberge.

— Comment, l'aubergiste nous conduirait ! je ne comprends pas.

— Un exempt en campagne voyage à cheval. Postel n'est pas venu à pied ici, Allons à l'auberge et laisse moi parler.

L'aubergiste, sur le pas de sa porte, attendait son voyageur. En apercevant les deux « retour de l'Inde », il alla au-devant d'eux.

— Eh bien, fit-il, vous avez vu ce monsieur de Paris, qui est resté pour vous parler.

— Oui, dit Cartouche.

— Comment ne revient-il pas avec vous ?

— Le pauvre ami est resté au château. En sautant un fossé, il s'est tourné le pied et il nous charge de le ramener chez vous.

— Son cheval est là, dit l'aubergiste, je vais le seller.

— Si vous l'attéliez à la charrette, cela vaudrait mieux.

— Comme il vous plaira, Jean Bourgaignon. Pourvu qu'il aille à la voiture.

— Oh ! un cheval de louage se peut à tout.

Cinq minutes plus tard le cheval de Postel était attelé.

Balagny se plaça à gauche sur la botte de paille qui servait de siège ; Bourgaignon monta à droite, et prit les rênes.

— Allons ! Bonsoir monsieur, nos compliments à votre femme.

— Nous sommes vainqueurs, dit mélancoliquement Balagny, et c'est nous qui fuyons.

— Encore une victoire comme celle de ce soir, répliqua Cartouche, et c'était fait nous.

La voiture roula d'abord dans la direction du château, puis elle prit un chemin à gauche qui descend vers la Seine.

Le passager embarqué à la charrette, qui dix minutes plus tard se trouva sur la droite du fleuve.

Il faisait nuit. Le lendemain, sans encombre, ils arrivèrent à Provins. Ils ne s'arrêtèrent dans cette petite ville que le temps

nécessaire au repos du cheval, et se remirent en route pour Paris.

VIII

RETOUR A PARIS — LA PESTE

A partir de ce jour, ils devaient se considérer comme poursuivis à outrance. Leur fuite les dénonçait ; on savait quelle direction ils suivaient et Postel pouvait requérir, pour leur donner la chasse, les meilleurs cavaliers du pays, et la gendarmerie.

Nous renonçons à raconter l'audience tenue par M. de La Lécardière, la déception amère de ce digne seigneur, la stupéfaction des amis des deux aventuriers, et la douleur de la mère Bourgaignon. Avant tout, nous sommes attachés aux faits et gestes de Cartouche, c'est à lui et aux siens que nous voulons vous intéresser. Nous dirons seulement, qu'au sortir de l'audience du tribunal seigneurial, l'exempt jouit d'un véritable triomphe.

On rit bien un peu de le voir mis à pied par les deux bandits, mais le baron lui offrit un de ses chevaux, et beaucoup de jeunes gens se mirent à sa disposition pour traquer ces imposteurs qui les avaient mystifiés.

La maréchaussée de Montreau fut avertie, et Postel, accompagné de quatre cavaliers bien armés, partit pour Provins. Les vingt quatre heures de retard qu'il avait sur Cartouche ne le décourageaient pas ; ce dernier, avec sa charrette, allait très lentement.

Cartouche savait ce qui se passait derrière lui, comme s'il le voyait. En quittant Provins, il dit qu'il partait pour Melun et feignit d'en prendre la route ; mais cette ville était trop dangereuse pour lui et il se dirigea vers Meaux.

Au lieu d'entrer dans Meaux, les deux voyageurs s'arrêtèrent dans un village, y vendirent le cheval et la charrette, et par des chemins de traverse marchèrent jusqu'à la Forté sous-Jouarre. Là, avec l'argent qu'ils venaient de se procurer et quatre ou cinq louis qui leur restaient, ils achetèrent une cariole d'osier et un de ces petits chevaux rapides, comme en ont les bouchers de Paris. Ils pouvaient se croire sauvés.

Dans ce voyage de plusieurs journées, il ne leur vint pas à l'idée d'un mauvais coup ; phénomène singulier. Ils eurent plus d'une alerte qui, bien fondée ou non, les obligèrent à modifier leur itinéraire et à redoubler de vitesse. Nous négligeons tous ces incidents, inséparables d'un pareil voyage, et nous arrivons à une rencontre intéressante, faite par nos voyageurs du côté de Lagny.

A la montée d'une côte, ayant mis pied à terre pour soulager leur cheval, ils firent conversation avec un piéton qui traînait péniblement la jambe sur un des bas-côtés de la chaussée. Cet homme, très pauvrement vêtu, portait tout son bagage en un paquet au bout d'un bâton. Ses chaussures étaient usées, et ses pieds meurtris, enveloppés de linges. Son teint bruni était du rouge-brun de l'acajou.

— Vous venez de loin, camarade ? lui dit Cartouche.

— Oh ! oui monsieur.

— Du Midi, probablement ?

— Vous l'avez deviné.

— Vous paraîsez bien fatigué.

— Je ne peux plus me traîner.

— Où allez-vous ?

— A Paris.

(A CONTINUER.)

Commencé le 6 août 1885 — (No 293).

LA CONFESSION D'UN VIEILLARD

I

Un charmant jeune homme, que je ne veux désigner que par le nom de Georges R... parti de Caen vers 1828, pour venir gaiement passer l'hiver à Paris. Il était vicomte ; son père avait servi sous l'Empire et était mort ; sa mère avait vu les fêtes du Directoire et y avait brillé à peu près autant que mesdames Taillien, Récamier, etc., etc.

Georges R... avait vingt-trois ans ; il arrivait jeune, beau et riche, dans une capitale où la dernière de ces qualités suffit, mais où les deux premières ne gâtent rien. Il aimait le jeu et le plaisir ; il aimait toutes les femmes sans préférence, et changeait de maîtresses comme d'habit. Cela sentait son Eileviou d'une lieue ; mais le parfum d'Eileviou et de l'Opéra-Comique durait encore !

Mais une chose que Georges aimait plus que tout cela, c'était sa mère. Éloigné d'elle par sa volonté, il l'adorait encore davantage. Le premier soin de Georges, en débarquant à Paris, fut de se choisir un appartement rue d'Artois ; il s'y installa avec un de ses amis, M. Bertoin, reçu depuis peu dans sa famille, mais qui s'y trouvait considéré.

M. Bertoin, homme d'une cinquantaine d'années, n'a qu'une malheureuse passion, celle des animaux du Jardin des Plantes. Il est dévoré, consumé de l'amour frénétique des panthères, lions, tigres, girafes et de tout ce qui compose le domaine intéressant des quadrupèdes. Au-si hardi que Martin, on le voit s'approcher des cages de léopards ; il essaye sur eux le magnétisme de son œil blanc ; il les domine, les captive. M. Bertoin correspond avec MM. Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire ; il a des photographes de Martin, et est l'auteur d'un poème en douze chants intitulé "l'Athlète ou Milon de Crotoné." Ce poème attend toujours un éditeur, et il aspire en trouver un, grâce à la protection opulente de Georges.

Georges a permis à M. Bertoin de vivre "sous le même toit" que lui, comme cela se dit dans les vaudevilles, quoique souvent les corps de logis soient séparés. Il a pour ce bonhomme une vénération particulière ; M. Bertoin doit lui montrer, d'ailleurs, la botanique. Georges mange avec lui dans sa belle salle à manger ornée de Desportes, de Joseph Vernet, de Chardin (car Georges s'est meublé comme on ne l'est plus) ; il déjeune, dîne et soupe aussi régulièrement que Lucullus, ce qui plaît beaucoup à M. Bertoin, ami de la régularité. Chaque fois que M. Bertoin ne déjeune pas avec la girafe, il honore de son appétit et de sa redingote olive la salle à manger de Georges.

Ce jour là, M. Bertoin arrive comme d'ordinaire, mais plus pâle qu'il ne le fut jamais, même à la nouvelle de la coqueluché survenu au tigre en 1815.

—Bonjour, monsieur Bertoin, dit le jeune homme, qui a déjà la serviette sous le menton.

—Bonjour, mon cher Georges ; je vous demande pardon de mon retard... j'étais allé...

—Ne vous excusez pas ; vous étiez allé voir l'orang-outang (aimia troglodytes), comme dit Linné, n'est-ce pas ? Il ne faut pas vous cacher de ces choses-là, monsieur Bertoin.

—Je ne saurais vous dire à quel point j'ai chaud, monsieur Georges.

Et M. Bertoin se versa un verre de madère, comme pour se donner des forces.

—En vérité, monsieur Bertoin, je ne veux pas que vous parliez ; mangez d'abord. Cette visite à l'orang-outang vous *

ému. Diabolo de savants ! ils se mettent en nago pour la science, Jean, dit-il au valet de chambre, fermez la fenêtre. Monsieur Bertoin, une aile de perdreau...

—Vous êtes bien bon ; je n'ai pas aussi faim aujourd'hui que d'habitude.

—Serait-il arrivé malheur à l'éléphant ?

—Je ne pense pas.

—Au lion ?

—Il va très bien.

—C'est donc à M. Geoffroy Saint-Hilaire ?

—Il continue à se bien porter, pour la plus grande gloire des monstres et de l'institut.

—A propos, je ne vous tiens pas quitte de ma car d'admission, mon très-savant professeur ; je connais une jolie dame qui désire avoir un quart d'heure de conversation intime avec la girafe. Il fait beau temps, je vais faire atteler, et l'y conduire aujourd'hui même. Donnez-moi ma carte ou la vôtre.

M. Bertoin fouilla dans sa poche pour en tirer la carte mais il s'en échappa un petit livret à couverture de papier gris qu'il voulut saisir avidement ; Georges le prévint.

—Par pitié, monsieur Georges, rendez-moi cette brochure, dit M. Bertoin en se levant ; ce sont des observations d'histoire naturelle.

—Charmant ! dit Georges, cela m'instruira.

Et il commença à feuilleter les premières pages du livre.

—Mais c'est un pamphlet ! s'écria-t-il. Voyez donc comme on y traite l'excellente duchesse de... Pardieu ! cela commence à m'azuser.

—Par amitié pour moi, ne lisez pas, monsieur Georges... Je ne sais comment ce petit album se trouve dans ma poche. Jetez-le par la fenêtre.

—Ah ! vous appelez cela un album ! Mais on y attaque tout le monde !

Le professeur voulut encore une fois le lui arracher des mains ; mais il rencontra dans le mouvement de Georges une résistance si prononcée, qu'il en éprouva un véritable frémissement. Les yeux du jeune homme demeuraient ardemment cloués sur une des pages du livre, comme dans quelques duels à mort l'œil de l'adversaire sur l'homme qu'il va tuer. Sa main crispée, convulsive, froissa bientôt la page à l'arracher. M. Bertoin eut peur.

—Pardon, pardon, monsieur Georges, dit-il en joignant les mains ; j'ai trouvé cela sur les quais, près de l'Hôtel Dieu, je crois ; cette odieuse page m'avait fait tressaillir comme vous ; mais il m'a été impossible de ne pas acheter ce livre, ne fût-ce que pour le brûler, sans vous le faire connaître.

—Oh ! vous avez bien fait, monsieur Bertoin ! vous avez bien fait ! Depuis que je suis à Paris, j'avais perdu mon temps ; maintenant, j'aurai quelque chose d'utile à faire !

Disant ainsi, il se dirigea vers sa boîte à pistolets ; tout d'un coup il s'arrêta.

—Que vais-je faire ? mon Dieu, que vais-je faire ? Où trouver cet homme qui déshonore ainsi ma mère, en l'assimilant presque à une comédienne ou à une fille d'Opéra ?... Oh ! je le trouverai ! Sortons, et venez avec moi, monsieur Bertoin.

II

Tous deux prirent un cabriolet de place, et Georges cria au cocher d'aller tout droit devant lui. Les cochers de Paris sont habitués à tous les caprices ; celui-ci ne compronait pas, mais il n'en rouetta pas moins ses chevaux...

Georges proférait de temps à autre des mots sans suite, comme les gens qu'une passion violente secoue ; M. Bertoin demeurait aussi atterré que le jeune homme. Le pamphlet devait être d'un journaliste, ce fut la première idée qui se présenta à l'esprit de Georges : Georges s'en alla donc d'abord rendre visite aux chefs de chaque journal, ensuite à leurs rédacteurs les plus influents. Il était assisté de M. Bertoin dans chacune de ces visites, qui ne ressemblaient pas mal à des visites domiciliaires. A peine employait-il les formules d'usage, tant il était pressé d'en finir ; vous eussiez cru voir un commissaire de police procédant à un interrogatoire. Ce que le malheureux rencontra d'infirmités morales dans cette course haletante, dans chacune de ces visites sans résultat, ne saurait s'écrire. Le métier de journaliste, que des gens de cœur et de conduite s'étaient jusqu'à la dignité d'un sacerdoce, lui parut la plus hideuse chose du monde ; il trouva la médiocrité et le vice encombrant ses avenues. Quelques exceptions honorables, quelques vertus rigides, éprouvées, à l'abri de la corruption et de l'or, auraient pu le faire revenir de son opinion ; mais il était sous la domination de la colère ; il n'écoutait rien et marchait. Il lui fallait le sang du lâche qui avait osé flétrir sa mère ; sa mère, qui vivait en province et qui ignorait cette odieuse calomnie ! Il chercha de la sorte pendant six jours, remuant tous les égouts.

C'était là une volonté ferme et courageuse. Un homme qui frapperait aux portes d'un baigneur pour y vivre une heure de la vie du forçat, n'aurait pas plus de motifs à supporter. M. Bertoin paraissait apporter un intérêt des plus vifs à ces investigations ; il accompagnait Georges partout ; ce vieillard avait épousé la colère du jeune homme : loin de la calmer, il l'excitait.

— N'allez pas croire, lui écrivait-il, que j'enchaînerai votre bras, mon cher Georges. Un pamphlet ne mérite que du mépris ; mais celui-ci est un pamphlet contre votre mère, et non contre vous ! songez-y bien.

Et il lui indiquait alors certains noms, des réputations jeunes ou vieilles, des plumes nobles ou obscures qui pouvaient avoir trempé dans ce fil, laissé cette page de boue. Georges s'épuisait en lettres, en recherches, en visites ; il alla jusqu'à s'accouder dans d'obscurs cafés, il essuya l'huile de toutes les oculisses, il fureta partout sans rien trouver.

L'écrit anonyme était daté de 1815. La jeune presse ne pouvait guère en être responsable ; cependant, il y a des gens qui débutent de bonne heure dans le chemin glissant du scandale ; il y a des natures perverses même avant la gloire. Georges le savait ; il n'épargna rien, argent, espionnage, promesses, tout, jusqu'à celle de l'amnistie, cette réconciliation menteuse, qui n'éteint rien en pareil cas, et dont les coupables ont droit de se défier. Aucun indice ne vint l'aider, aucun vent ne le poussa. Il commença dès lors à désespérer.

Un jour, cependant, qu'il avait reçu rendez-vous de M. Bertoin, au Jardin des Plantes, à la fin de son cours de botanique, il accrocha, avec l'une des roues de son tilbury, une des bornes de la rue Copeau. Il n'avait guère pris ce chemin que pour échapper au bruit. Le train, frêle et mince, se rompit à la suite de la secousse. Pendant que le groom allait chercher un charron, Georges mit pied à terre devant une petite porte verte, à l'embrasure d'un mur au-dessus duquel les pommiers élevaient leurs bouquets blancs, et les acacias, le panache embaumé de leurs épines. Le silence de cet endroit n'était troublé par aucune voix et aucun pas ; à la porte pendait une sonnette, que la main de Georges agita, afin de demander un homme qui voudrait tenir son cheval.

A la place d'un homme, il se présentait une jeune femme de jolie figure, bien qu'un peu pâle. Elle offrit à Georges de se reposer en attendant le retour de son domestique, et ordonna à son jardinier de tenir le cheval.

Le premier mouvement de Georges fut de refuser ; mais la bonne grâce de cette jeune femme le retint. Il travailla avec elle un joli verger, où les pois de senteur et les jasmins, échauffés par le soleil, secouaient les parfums printaniers de leurs clochettes. La jeune femme le fit passer successivement par une basse-cour tenue dans l'ordre le plus parfait ; une petite laiterie fraîche et propre, et une serre de six pieds de long, remplie, malgré sa petitesse, de plantes étiquetées avec le plus grand ordre. Georges oublia son chagrin devant cette paix profonde, et assis intime, si frais et si retiré.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il, que le possesseur de ce petit jardin doit être heureux ! " modus agri non ita magnus ! " Je vous demande pardon, madame, de citer Horace ; mais si M. Bertoin était là !

— Vous connaissez M. Bertoin, monsieur ?

— J'ai cet honneur, madame. C'est lui qui me montre le latin et la botanique.

— Je suis sa femme, monsieur ; vous parlez à Mme Bertoin. Georges fit un mouvement de surprise. M. Bertoin ne lui avait jamais avoué cette femme et cette maison ; deux choses honnêtes cependant, mais qu'il pouvait avoir intérêt à cacher. Son regard interrogeait tout l'ensemble de cette jeune femme, il n'y trouvait rien que de pur et de naïf. Cette découverte le plongea bientôt dans une rêverie dont il ne fut plus le maître. Ne voulant pas la troubler, madame Bertoin prétextait quelques ordres, et se leva. Elle l'avait reçu dans le cabinet même de M. Bertoin ; plusieurs papiers étaient épars sur la table... Ce qui étonna Georges, c'est qu'un certain désordre régnait dans cette chambre ; il contrastait avec la paix et l'ordre de tout le reste. En soulevant machinalement une liasse de papiers qui avaient l'air d'avoir été feuilletés et bouleversés dans tous les sens, cette nuit même, car il y avait encore un bout de chandelle éteinte près du carton, Georges en fit tomber une éprouve sale, tachée d'encre et de ratures. Il ne reconnut pas sans frémissement les phrases de l'injurieuse biographie... Des mots surchargés, des lignes effacées lui fouettaient la rage au cœur.

— Enfin ! s'écria Georges, enfin ! je saurai la vérité !

En ce moment, madame Bertoin rentrait. Elle s'étonna de l'agitation de Georges ; il était muet de stupeur, l'écume couvrait ses lèvres.

— Qu'avez-vous, monsieur, lui dit elle, et quel est ce papier que vous tenez-là ?

— L'écriture d'un homme infâme, madame, d'un homme qui aura vécu aujourd'hui sa dernière heure ; l'écriture de votre mari...

Et, en même temps, Georges lui montrait le feuillet qu'il venait de découvrir... La jeune femme ne comprenait pas, mais elle soupçonna encore moins ; pour elle, son mari, c'était la vertu, la probité sur la terre. Elle croyait tout cela un songe, une illusion, et regardait Georges d'un air de doute. Ce jeune homme, conduit chez elle par une fatalité aussi étrange, l'épouvantait. De son côté, Georges comprit bien vite qu'il lui devait plutôt de la compassion que du mépris ; il y a des âmes qui se devinent. Il la prit avec dignité par la main, et la fit asseoir dans un fauteuil, afin de lui donner le temps de se remettre. Il continua :

—Vous m'avez appris, madame, que vous étiez la femme de M. Bertoin ; je souhaite que vous ne soyez pas unie à la fois à un perfide et à un lâche. Je l'attends, je ne sortirai pas.

Elle fit un mouvement.

—C'est bien mal payer, je le sais, ce quart d'heure d'hospitalité, reprit-il ; mais, quand un homme a été assez vil pour déshonorer une femme, et que c'est le fils de cette femme qui en demande raison...

—N'achevez pas, monsieur, oh ! n'achevez pas... Vous ne pouvez ignorer combien les apparences abusent ; mais ce que vous ne pouvez pas savoir encore, ce que je vous déclare à deux genoux et tout tremblant, c'est que j'aime... j'estime mon mari ; mon mari, monsieur, c'est ma vie, c'est mon Dieu !

—En ce cas, madame, je vous plains sincèrement. Vivre en communauté avec la honte lorsqu'on est pure, se voir souillée par les préférences du vice, oh ! cela doit être affreux ! Vous êtes jeune, et cet homme vous aura trompée.

—Il m'a sauvée, monsieur, sauvé moi, pauvre jeune fille, quand le malheur étendait sa main sur moi, quand j'allais manquer de pain. Ce vicillard m'a arrachée à l'infamie !

—Une heure de vertu ne rachète pas une vie de crimes. Madame, relevez-vous ; ce n'est pas à moi, c'est à Dieu de pardonner.

La porte du salon s'ouvrit alors, et le professeur entra. Il trottait à la main un dahlia pourpre et l'ouvrage de Læopède... Son air était riant et reposé comme de coutume. Ses cheveux blancs avaient la couleur de la neige ; ils donnaient à son front une grande sérénité. Dès que Georges l'entrevit, il ne put cependant se contenir, et courut à cet homme la caque levée ; l'indignation et la colère l'étouffaient.

—Misérable !

Il ne put articuler que ce mot, madame Bertoin avait couru au-devant de Georges ; elle avait détourné le coup, qui brisa un fort beau cadre de papillons.

—A genoux ! cria Georges, à genoux, monsieur ! vous ne pouvez pas me regarder autrement. Sans madame, je vous aurais déjà brisé du pied ! Mais elle a eu raison de retenir mon bras : vous êtes de ceux dont le contact salit. A genoux ! Reconnaîtrez-vous ceci ?

Georges lui montrait l'épave. M. Bertoin s'était mis involontairement à genoux : il se sentait défaillir sous ce bras de fer.

—Pas devant elle, monsieur ! par pitié, pas devant elle ! Anna, je vous ordonne de sortir, reprit M. Bertoin en essayant de se relever.

—Et moi, madame, je vous ordonne de demeurer. Il est juste que je ne sois pas le seul à entendre cette confession, elle vous regarde autant que moi.

—Monsieur, vous êtes bien cruel ! vous n'avez pas le droit de la faire assister à ce supplice.

—Ne m'avez-vous pas fait assister, monsieur, il n'y a pas quinze jours, à un supplice encore plus inouï d'audace ? N'avez-vous pas installé l'hypocrisie à ma table, la honte sous mon toit, et la calomnie dans ma maison ? N'avez-vous pas enfin insulté le fils avec la mère ? Il est bien permis dès lors à ma haine de confondre l'épouse avec l'époux. Je vous rejette à la face tous vos opprobes ! Ah ! vous avez raison d'être à genoux comme un suppliant, vicillard ; mais vous suppliez en vain : ma jeune haine ne pardonne pas si vite.

(SUITE ET FIN AU PROCHAIN NUMÉRO)

VARIÉTÉS

Un chasseur forcé a défendu à sa femme de prendre à son service des bonnes venant de la campagne.

—Pourquoi donc, mon ami ? Elles sont plus rangées, plus honnêtes que les parisiennes.

—Il se peut..... mais elles donnent des puces à mes chiens !

Au bal :

Un monsieur montrant à un ami Mme X, belle personne très décolletée :

—Eh bien ! mon ami, vous avez vu la belle Mme X. Vous la connaissez maintenant ?

—Oui, en grande partie, du moins !

—Il y a cent façons de témoigner sa douleur ?

—Évidemment.

—Qu'est-ce que tu fais, toi ?

—Je prends ma femme et je lui arrache les cheveux...

—Par exemple !

—Comme je te le dis.

—Pourquoi pas les tiens ?

—Je suis chauve.

NOS PRIMES

Jusqu'à nouvel ordre, à tout nouvel abonné, nous donnerons en prime la collection complète du FEUILLETON contenant les ouvrages suivants :

POUR UN AN : — UNE PIASTRE

L'Homme des Grèves — Le Crime d'un Autre — L'Amour à L'Épée — Un Noviciat — La Vengeance d'une Mère — Galanterie mal Récompensée — La Main Mystérieuse — En Temps de Guerre — La Cible de Guido Ventura — Fidèle à sa Tombe — La Réprouvée — L'Influence de L'Amour — Le Dévouement d'une Épouse — Insurgé contre la Morue — le commencement du ROI DES VOLEURS maintenant en cours de publication, et LA FILLE DE MARGUERITE. — Ce dernier feuilleton, à lui seul, embrasse plus d'une année de notre journal.

POUR DEUX ANS : — DEUX PIASTRES

Tous les ouvrages ci-haut mentionnés et les suivants : — LES DRAMES DE L'ARGENT — LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

POUR TROIS ANS : — TROIS PIASTRES.

Tous les feuilletons ci-dessus et les suivants : — UNE VENGEANCE DE PEAU ROUGE — LA DEMOISELLE DU CINQUIÈME — LA GRANDE HALTE — LE TESTAMENT SANGlant.

POUR QUATRE ANS : — QUATRE PIASTRES

Tous les ouvrages complets ci-haut nommés et les suivants : — LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN — LA DAME DE PICQUE — EXILI L'ENPOISONNEUR.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés d'une année ou plus recevra en prime toute la collection ci-dessus énumérée et, en plus, le journal pendant un an.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année. Aux agents : 15 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boîte 1986. No 475 Rue Craig, Montréal.